

Max Aub, éternel exilé

■ Quel caprice du destin a bien pu faire de Max Aub un grand écrivain mexicain, lui qui était, à en croire ses biographes, « de père allemand et de mère française »⁽¹⁾, « de sang espagnol et d'âme algérienne »⁽²⁾ ? Il y a de quoi s'y perdre. D'ailleurs, Max Aub lui-même s'y est perdu, éternel exilé, homme de nulle part, incapable de choisir entre ses nationalités, ses langues, ses racines et ses identités. Pourtant, la réalité est bien simple : né à Paris en 1903 dans une famille juive libérale, il portait le prénom de son grand-père, un magistrat, fils de rabbin et dirigeant de la

communauté juive de Munich. Son père, négociant en bijoux fantaisie, avait épousé Susana Mohrenwitz, la correspondante à Paris d'un antiquaire allemand, et la petite famille menait une vie bien tranquille jusqu'à ce que la guerre de 1914 vienne bouleverser sa quiétude.

Contraints de s'exiler pour cause de nationalité allemande sous les quolibets de « sales Boches » et de « sales Juifs », les Aub se retrouvent à Valence, en Espagne, où Max, qui a onze ans, est inscrit à l'unique collège laïque de la ville. Après ses études, il se fait représentant de commerce et, pendant vingt ans, sillonne l'Espagne pour le compte de l'entreprise paternelle, profitant de ses voyages incessants pour prendre des notes et rencontrer des artistes et des intellectuels. Il publie bientôt ses premiers poèmes dans des revues d'avant-garde.

En 1936, sa réputation et son engagement politique – il co-dirige alors le journal socialiste *Verdad* – le font nommer attaché culturel à l'ambassade d'Espagne à Paris, où il passe commande à son ami Picasso du célèbre tableau *Guernica*. Rentré à Barcelone,

il entreprend avec André Malraux le tournage de *L'espoir*. Mais la victoire franquiste le contraint à un nouvel exil, et cette fois la terre d'asile va se transformer en piège. Signalé comme « israélite communiste notoire d'activités dangereuses », il est arrêté en avril 1940 et interné aux camps de Vernet d'Ariège puis de Djelfa, dans le Haut-Atlas saharien.

Heureusement, grâce aux efforts conjugués de l'Emergency Rescue Committee, de l'HICEM et du consul du Mexique, il réussit à fausser compagnie à ses gardiens et s'embarque pour Vera Cruz en septembre 1942, après avoir été caché pendant trois mois dans une école juive de Casablanca. Installé définitivement à Mexico, il se consacre à son œuvre littéraire, traitant avec un féroce humour noir de la guerre civile, des camps et de l'absurdité des nationalismes. Mais jusqu'à sa mort, en 1972, il s'affligera de sa condition d'étranger, de méconnu et d'incompris.

Après trente ans d'oubli, on commence à le redécouvrir. Pour preuve, le timbre à son effigie que l'Espagne a émis le 2 juin 2003. Ou la louable décision prise le 28 février 2005 par le conseil municipal du IX^e arrondissement de Paris d'apposer une plaque sur sa maison natale, entre le vote d'une subvention pour les illuminations de fin d'année et celui de l'aide annuelle en faveur des Parisiens les plus démunis. ●

(1) *Libération*, 28 février 2003.

(2) *El Watan*, 22 février 2003.

